

# Rome imposait le fascisme

**l'historien** « Les ombres mussoliniennes ne rôdent plus dans les coulisses de notre présent »



ENTRETIEN

SILVIA BENEDETTI  
CORRESPONDANTE À MILAN

Un « cleptomane idéologique », méfiant, dépourvu du sens de l'humour, assoiffé de pouvoir et secrètement instable. Dans son récent ouvrage *Le mystère Mussolini*, l'historien et écrivain Maurizio Serra, diplomate et premier Italien à être élu à l'Académie française, a disséqué, avec la précision d'un chirurgien des âmes, les clairs obscur psychologiques du dictateur italien. Une figure tragique d'un passé qui ne passe pas, emblème, en ce temps de soubresauts politiques, d'une histoire qui pourrait encore se conjuguer au présent.

La Marche sur Rome nous rappelle à quel point il est facile pour une minorité radicalisée de subvertir les équilibres institutionnels d'une nation.

Un viol de la démocratie qui pourrait se reproduire aujourd'hui ?

En tant qu'historien, j'étudie le fascisme du passé : un phénomène qui est mort en 1945, avec la fin du Troisième Reich, de ses régimes satellites en Europe, de la dictature de Mussolini et du militarisme japonais. Après il est vrai que tout peut faire son retour, même l'inimaginable, il suffit de songer à la dernière pandémie, une sorte de peste moyenâgeuse du XXI<sup>e</sup> siècle. Mais attention, un historien n'est pas un chroniqueur du présent. Formuler des hypothèses au regard des faits du passé est un exercice potentiellement périlleux.

L'écrivain Leo Longanesi évoquait

« Les talents oratoires de Mussolini ou de Hitler n'avaient rien de pédagogique, de platonicien ou de socratique : ils ne voulaient pas éduquer les masses mais les manipuler », dit l'historien Maurizio Serra.

© EPA/ANSA.

Mussolini en disant, « ce mort parmi nous ». Dans quelle mesure ce dernier est-il encore vivant dans la mémoire et la conscience des Italiens ?

Longanesi s'exprimait ainsi peu après la fin du régime fasciste, alors que les souvenirs de ces vingt années de dictature étaient encore bien frais dans l'esprit des Italiens. Je crois, néanmoins, que ces ombres mussoliniennes ne rôdent plus dans les coulisses de notre présent. Et il serait encore plus facile d'historiciser ce personnage si nous arrêtons de le tirer sans cesse par les pieds...

Vous évoquez la « nature de comédien » de Mussolini, s'érigeant en héros de son temps alors qu'il était, en réalité, doté d'une personnalité capricieuse, hésitante, instable. Comment, malgré ces limites caractérielles, a-t-il pu imposer, si longtemps, sa volonté ?

Mussolini était doté d'une personnalité bipolaire, affichant, à la fois, une grande force et une évidente faiblesse. Sa chance, ou sa malédiction, a été d'avoir su imposer, efficacement et pendant de nombreuses années, l'image de sa fermeté et de sa vigueur. Mais avec l'entrée en guerre de l'Italie, il a été submergé par l'inquiétude, la peur de l'inconnu. C'est ainsi que sa profonde fragilité a refait surface pour, ensuite, prévaloir.

Le père du fascisme italien était initialement un militant socialiste. Or, aujourd'hui, nous assistons à nouveau, en Europe, à un rapprochement entre les classes populaires, se sentant trahies par la gauche, et les partis de la droite radicale. Devons-nous nous en inquiéter ?

L'évolution de Mussolini est propre au contexte sociopolitique de son époque. Il était, en effet, le produit d'un univers socialiste, anarchiste mais, avec l'éclatement du premier conflit mondial, il a flairé l'air du temps et changé de camp. Il est difficile de dresser des parallèles avec ce passé. Ce que je peux vous dire est que nous assistons aujourd'hui, en Italie comme dans de nombreux autres pays, à un déplacement, massif et rapide, des allégeances des électeurs d'un parti à l'autre. Ce qui rend difficile toute lecture ou prévision.

Mussolini était un journaliste, Adolf Hitler un orateur exceptionnellement efficace. Quelle importance revêt le verbe dans l'entreprise de séduction des masses ?

Il est important de préciser que les talents oratoires de Mussolini ou de Hitler n'avaient rien de pédagogique, de platonicien ou de socratique : ils ne voulaient pas éduquer les masses mais les manipuler. Savoir manier le verbe reste un atout extrêmement important pour ceux qui veulent exercer le pouvoir. Les grands orateurs sont toujours de grands séducteurs des masses. Mais ce n'est pas une spécificité des régimes

autoritaires ! Pensons, par exemple, à Winston Churchill et à son magnifique « Je n'ai à offrir que du sang, du labeur, des larmes et de la sueur », discours prononcé en 1940, alors que l'Europe sombre dans le second conflit mondial. Or, un grand tribun n'est pas forcément un bon dirigeant politique.



Il serait encore plus facile d'historiciser ce personnage si nous arrêtons de le tirer sans cesse par les pieds...

”

C'est la guerre qui a mis fin aux régimes de Mussolini et de Hitler. Peut-on imaginer, aujourd'hui, une issue semblable sur le front oriental de l'Europe ?

Toute histoire nationale est unique et je préfère éviter de comparer Vladimir Poutine à Staline, Hitler ou Mussolini... Il est vrai que nombreux sont ceux qui soutiennent que, sans l'entrée en guerre de l'Italie, le régime fasciste aurait duré au moins jusqu'à la disparition physique du Duce. Pour ce qui concerne le conflit entre l'Ukraine et la Russie, nous avons déjà formulé tant d'hypothèses ou de prévisions qui se sont avérées erronées... Certains se refusaient d'imaginer le début des hostilités, d'autres

faisaient le pari d'un conflit très court. Or, la fluidité et l'imprévisibilité de cette situation tragique nous imposent un devoir de retenue et de prudence.



Le mystère Mussolini  
MAURIZIO SERRA  
Perrin  
500 p., 25 €

En 1922, la Marche sur Rome a fait basculer la démocratie italienne vers la dictature. Le coup de bluff de Benito Mussolini l'a propulsé au pouvoir jusqu'au 25 juillet 1943, moment où il a été destitué par le Grand Conseil du fascisme. © PHOTONEWS.

Le pouvoir fasciste ne songeait pas à exterminer les Juifs d'Italie. Mais avec la guerre, il se fit le complice passif puis volontaire de leur élimination

”

## aux origines Les racines jacobines du fascisme

WILLIAM BOURTON

Quelle était la nature exacte du fascisme ? Sur quel sol le chardon a-t-il poussé ? Longtemps, l'historiographie française, marquée par le marxisme, en fit une idéologie réactionnaire au service de la petite bourgeoisie.

Léon Trotsky avait donné le ton dans les années 30. Dans *Comment vaincre le fascisme* (Buchet-Chastel), il soutint que les différents mouvements fascistes européens étaient l'expression d'une crise structurelle du capitalisme, caractérisée par l'impossibilité de poursuivre l'accumulation du capital en raison de la concurrence au niveau du marché mondial. La petite bourgeoisie, troisième classe coincée entre le prolétariat et la bourgeoisie, qui subit la crise le plus

durement, aurait alors manœuvré pour s'emparer du pouvoir afin de modifier par la force, en sa faveur, les conditions de reproduction du capital.

Depuis quelques années toutefois, une nouvelle génération d'historiens a réévalué les choses, s'attaquant notamment à la volonté de sa devancière de dissocier la Révolution française des totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle.

L'« homme nouveau »

Dans son *Histoire du fascisme* (Perrin, 2018), Frédéric Le Moal, spécialiste de l'Italie et professeur au lycée militaire de Saint-Cyr, montre ainsi que le fascisme fut un mouvement révolutionnaire d'inspiration jacobine – les citations de Benito Mussolini payant tribut à Robespierre sont légion –, né de

l'amertume des masses après la « victoire mutilée » de 1918.

Le programme du mouvement fondé par Mussolini à Milan en mars 1919 affichait un programme nationaliste résolument marqué à gauche

Le programme du mouvement *Fascisti italiani di combattimento* (Faisceaux italiens de combat), fondé par Mussolini à Milan en mars 1919, affichait un programme nationaliste résolument marqué à gauche – qui comprenait notamment la dissolution des sociétés anonymes ou la suppression de la spéculation boursière. Une mise en coupe

réglée du capitalisme italien, certes, mais sur d'autres bases que celles d'une pensée purement réactionnaire de « petits boutiquiers ».

Dès l'année suivante, celui qui ne tarderait pas à se faire appeler le Duce (le Chef) donnera un sérieux coup de barre à droite, mais il ne renia jamais son socialisme initial, s'attachant à mettre en place les cadres d'une révolution politique, sociale, culturelle et anthropologique, sur fond de garibaldisme. Cette utopie tragique, prévoyant ni plus ni moins que l'avènement d'un « homme nouveau », finit par accoucher d'une dictature, qui s'allia au Troisième Reich avant de s'abîmer dans un Etat croupion et sanguinaire, la *Repubblica di Salò* (1943-1945), sous la protection de la Wehrmacht.

## Ces mots qui collent aux basques de Giorgia Meloni



© REUTERS.

Giorgia Meloni l'affirme : le passé est le passé. « La droite italienne a relégué le fascisme à l'Histoire, en condamnant sans ambiguïté la privation de démocratie et les infâmes

lois anti-juives », disait-elle en septembre dans une vidéo destinée à la presse internationale. C'est pourtant bien dans la mouvance néo-fasciste que la présidente du Conseil italien a fait longuement ses armes. Passée par le Mouvement social italien (MSI) considéré comme l'héritier du Parti national fasciste de Benito Mussolini, puis par l'Alliance Nationale qui lui a succédé, elle a fondé en 2014 Fratelli di Italia, parti d'extrême droite qui milite pour la

souveraineté nationale, la lutte contre l'immigration et la préservation des « traditions nationales ».

Certains phrases collent longtemps aux basques de cette ex-fan déclarée du Duce. Sur les réseaux sociaux, tournant en boucle, on note « Benito Mussolini était un bon politicien. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour l'Italie ». Mais aussi « c'est un personnage complexe, il a besoin d'être historicisé »... PMA